

Gabriela Mistral

Bénié soit ma langue

Édition de **Jaime Quezada**

Traduit de l'espagnol (Chili) par **Anne Picard**

des femmes
Antoinette Fouque

VCEUX

Tout ce que j'ai reçu de meilleur et de pire durant ma longue vie se trouve dans des cahiers qu'on lira après ma mort. Les miens – là-bas, au Chili – apprendront alors beaucoup de choses et ils comprendront mon absence du pays.

G. M.

GABRIELA MISTRAL ET SES CAHIERS DE VIE

*Quand je suis devenue mémoire,
mémoire pure.*

G. M.

Tout au long de sa vie, Gabriela Mistral (1889-1957) a toujours écrit. Outre son travail poétique et sa surprenante prose, elle a traité de thèmes essentiels qui l'ont nourrie : sa terre natale, son continent américain et ses autres patries d'adoption dans le monde. Il faut aussi rappeler ses articles de foi et ses portraits de femmes pleins de tempérament et de passion humaine. Au cœur de son activité créatrice, avant toute autre chose, il y avait l'autre, son prochain – son peuple.

Celle qui se consacra à de multiples tâches d'éducatrice, à ses incessantes activités consulaires, qui erra et vagabonda à travers le monde, s'est toujours réservé du temps, prenant parfois sur ses nuits, pour consigner ses confidences, des choses intimes, un matériel de vie, et des témoignages dans sa langue bénie, si personnelle.

Cette langue intense et puissante de Gabriela Mistral s'impose au fil des pages vivantes de ces surprenants *Cahiers* qui évoquent différents aspects de la vie de l'autrice : accès de lucidité, mouvements d'humeur, déconvenues, hallucinations, vérités multiples et éternelles, et pourquoi pas ? fabulations. Avec grâce et un véritable don de raconter – « ma langue bénie », « ma langue vivante » –, Gabriela Mistral nous dévoile sa vie de son propre point de vue, « lançant dans le brasier tout ce qui est mien ». Autant d'actes de l'écriture et de mouvements de l'âme – moi, la messagère que je suis – qui

nous permettent de mieux connaître, de comprendre et d'appréhender la prix Nobel chilienne dans toute sa plénitude humaine.

La « vieille femme qui écrit des vers », comme elle s'est souvent définie, ne fait plus de littérature poétique dans ces pages. En revanche, on trouve ici une vieille femme (« j'ai une vieille âme basque et indienne ») qui puise dans son immense mémoire et veut communiquer intimement avec elle-même et avec ses semblables. Une façon d'être au monde, de le regarder et de le penser sans fausseté : « Je veux dire que je m'habille maintenant comme une Chilienne et comme une Européenne, et je me sens à l'aise, rien de factice, rien de prétentieux, pas de "show", comme... Dalí. »

Une Gabriela Mistral qui n'a pas peur de dire ce qu'elle pense, même si parfois, souvent (« je perds une bonne occasion de me taire »), ces propos lui vaudraient bien des déboires. « En bonne maîtresse d'école, je suis sincère », dit-elle, précisant toujours le fondement de sa conduite. Elle dit aussi : « Je confesse des vérités. » Mais encore : « Je confesse le péché de parler plus que de raison en faisant taire ceux qui auraient beaucoup à me dire. » Heureux péché, dans le cas de Gabriela Mistral, qui lui a donné la parole jusqu'à la faire parler comme une servante de Dieu : Bénie soit ma langue.

Ce livre est fait de ces vérités (pourquoi pas des fictions créatives ?). Autobiographie ? Mémoires ? Journal intime ? Toutes ces identités très personnelles sont contenues dans chacun des différents cahiers que Gabriela Mistral a emportés avec elle tout au long de sa vie. Lettres, messages et notes l'ont ainsi accompagnée au fil de ses déménagements en Californie, au Portugal et dans d'autres parties du monde, tout comme ses manuscrits, ses classeurs, ses papiers divers, ses vieux vêtements, ses objets, ses malles (sept en tout), bref, tout ce qui avait trait à son travail : « Tout ce que j'ai reçu de meilleur et de pire durant ma longue vie se trouve dans des cahiers qu'on lira après ma mort. Les miens – là-bas, au Chili – apprendront alors beaucoup de choses et ils comprendront mon absence du pays. » Et dans ces vers de *Pressoir*, le livre de ses adieux, elle avait écrit : « Je cours, lançant dans le brasier tout ce qui est mien. / Parce que j'ai tout donné, je ne porte plus rien¹. »

Ce journal, ou ces mémoires, qu'il serait plus juste d'appeler « Cahiers de vie », couvre chronologiquement la quasi-totalité de la vie de Gabriela Mistral. Depuis ses années à La Serena et à Coquimbo, alors qu'elle avait à peine plus de quinze ans et qu'elle était encore une jeune fille nommée Lucila Godoy n'écrivant qu'une prose balbutiante (« Je suis colombe et je suis fauve. Je sais roucouler et rugir »), jusqu'aux années new-yorkaises qui ont précédé sa mort (« Me voici, le temps a passé et bien des œuvres sont restées vaines »). Entre ces deux étapes de vie, jamais immobile, se

¹ Gabriela Mistral, « La Fervente », *Pressoir*, trad. Irène Gayraud, Unes, 2023, p. 78. Toutes les notes présentes dans ce livre sont de la traductrice.

déroule le récit de l'existence passionnée, fervente et dramatique de Gabriela Mistral au cours des soixante-sept années de sa vie. De ces *Cahiers* émerge une Gabriela Mistral profondément humaine dans toutes les circonstances : créatrice et créatrice, critique et interrogative, contestataire et rusée, ou parfois « bougonne », comme elle se définit elle-même. On la découvre aussi avec sa tendresse, ses hallucinations et ses obsessions qui la tiennent éveillée en permanence la nuit, allant parfois jusqu'au délire et à une sorte de narcissisme inversé (« on ne m'aime pas [au Chili] », « je ne vais pas au Chili, non ») ou à un acharnement permanent et délirant.

Mais il ne s'agit pas, dans ces *Cahiers*, seulement de sa vie dans son intimité et son quotidien. On voit aussi ses préoccupations profondes pour la vie des citoyens chiliens, son attention aux événements et aux vicissitudes des processus politiques et institutionnels de son pays natal. Elle est même capable d'ironiser et de caricaturer certains personnages publics nationaux avec des mots pleins d'intensité et de vivacité et, en même temps, de mettre au jour des contradictions. Malgré les nombreux triomphes et les prix qui ont récompensé universellement Gabriela Mistral, ces honneurs n'ont pas pu l'arracher à sa vie solitaire et errante. « J'ai vécu très seule partout », dit-elle, non pas comme une plainte ou un regret, mais plutôt pour définir une sorte de norme et son caractère. Cette solitude et cette errance seront en elle un art de l'existence, son destin ou son métier de vivre.

Par ailleurs, de multiples facettes de ces confessions autobiographiques nous montrent que l'autrice chilienne n'est pas la femme sérieuse, rancunière ou amère que beaucoup, par ignorance ou par malveillance, voient en elle. On découvre ainsi une Gabriela Mistral qui est joyeuse et gaie, drôle et qui aime livrer des anecdotes : « Ma bouche retrouve tout un tas d'expressions enfouies en moi qui sont pleines de grâce et que je ne pensais plus jamais dire en ce monde. » Elle est aussi capable de passer des après-midi entiers à manger du pain à l'ail avec les paysans d'une ferme mexicaine ou de donner à ses secrétaires si attentives des surnoms curieux et ironiques (« *gringa de la gringuería* » à Doris Dana ; Consuelo « Saliva », à la Portoricaine Consuelo Saleva). Elle peut encore demander à sa demi-sœur Emelina « de ne plus lui envoyer de bêtises, juste de la confiture de pommes et des pêches séchées. Et des marmelades pour adoucir sa vie de "patte folle". » « Ma sœur, verse des sirops sur mon aigreur ! » lui dit-elle encore.

Les événements personnels et intimes, le monde pluriel et familier appartenant à l'œuvre et à la vie de notre autrice donnent lieu à un récit toujours empreint d'humanité. On y trouvera les choses les plus humbles et les plus orgueilleuses aussi. De ces nouvelles des choses et de ce récit-monde se dégage, en outre, un récit plein de joie, de fraîcheur et même de fascination. Au fil de ces pages nous sont ainsi révélés de nombreux événements de la vie de Gabriela Mistral, personnage et protagoniste, sans

allégorie ni auréole. Fables, mythes, vérités ? Ce récit est tout cela, sans doute. Mais il est surtout vie : « En tous lieux j'ai allumé / avec mon bras et mon souffle, le vieux feu². » Il y a dans ce vieux feu, sans doute, une braise très vive et très tenace. La parole magnifique de « ma langue primitive à moi ».

La présente édition mise à jour³ intègre trois nouveaux cahiers surprenants par leurs révélations et leur originalité (Cahier de la Patagonie, Cahier de Santiago, Cahier du palais) ; ainsi que plusieurs autres textes inconnus et inédits, tirés du Fonds littéraire de Gabriela Mistral (Archivo del Escritor, Bibliothèque nationale du Chili), qui enrichissent et complètent les pages très singulières de chacun de ces cahiers de vie. Avec *Bénie soit ma langue*, cet extraordinaire vœu de vie ou cet article de foi déterminé de Gabriela Mistral semble se réaliser : « Quand la vieillesse aura raison de moi et me clouera dans un coin, je dirai alors peut-être les nombreuses choses que j'ai vécues et que je n'ai pas encore dites. » Ou bien : « J'ai raconté tout cela pour vous au cas où un jour ma santé, curieusement instable, réserverait une surprise. Soyez ma langue vivante de morte. » Ainsi soit-il.

Jaime Quezada
Santiago du Chili, avril 2019

² *Ibid.*, p. 77.

³ Une précédente édition de ce livre avait paru en 2002 : *Bendita mi lengua sea. Diario íntimo de Gabriela Mistral (1905-1956)*, edición de Jaime Quezada, Planeta/Ariel, 2002.

CAHIER AUX ENSEIGNEMENTS MULTIPLES (ANNÉES DIVERSES)

À l'âge de trois ans j'ai perdu mon père, en réalité, il avait abandonné notre famille, il était revenu puis avait disparu de nouveau pour ne plus jamais revenir. Nous nous sommes donc retrouvées seules ma mère et moi et la première souffrance dont je me souviens dans mon existence a surgi un jour où je jouais avec une petite amie de mon âge. Interrompant soudain notre jeu cette dernière m'a dit : « Je m'en vais car c'est l'heure où mon père rentre. » « Ne t'en va pas, reste encore un peu », lui ai-je répondu. « Pff, a-t-elle répliqué, tu dis ça parce que tu n'as pas de papa, mais moi à cette heure-ci le mien, il rentre et il m'apporte toujours des fruits ou des friandises. »

Elle est donc partie pour attendre son père et je me suis retrouvée seule, pensive. Pour la première fois, j'ai réalisé que je n'avais pas de père. Je suis allée voir ma mère et je lui ai demandé : « Maman, pourquoi je n'ai pas de père comme les autres petites filles ? » « Ton père est loin », m'a répondu ma mère. « Pourquoi ne vient-il pas nous voir ? » ai-je poursuivi, insistante. « Il doit être malade », fut la réponse. À partir de là une idée fixe s'est incrustée en moi : « Quand donc guérira mon père pour venir nous voir ? »

L'obsession pour mon père était telle qu'un jour où il y avait une procession, tous les habitants du village s'étaient réunis devant l'église avant de se mettre en ligne. En les voyant ainsi j'ai demandé à ma mère « Papa ne peut pas être parmi tous ces gens ? » « Non, ma petite fille, m'a-t-elle répondu, je t'ai déjà dit qu'il est très loin. » Incapable de me résigner, j'ai insisté : « Mais alors lequel de ces hommes ressemble à papa ? »

J'ai grandi et quand j'ai eu quinze ans, j'aurais bien aimé faire des études supérieures mais cela n'a pas été possible car j'ai dû commencer à enseigner dans une école de campagne pour subvenir aux besoins de ma mère et aux miens. Mon enfance, passée

dans la plus grande pauvreté, seule avec ma mère, et les années dans cette école de campagne avaient d'ores et déjà modelé définitivement mon esprit.

La nature m'a rendue forte, forte dans mon corps et dans mon âme, et ces premières années ont laissé en moi quelque chose que personne ne pourra jamais me retirer : l'amour de la terre et l'amour du peuple.

Tout dans ma vie, un bien-être relatif, la compréhension, me sont arrivés trop tard. J'ai tellement souffert... je connais tous les degrés de la pauvreté et de la douleur, au point qu'aujourd'hui il n'est au monde aucune souffrance qui puisse m'effrayer et me soit inconnue. Mais en même temps tous les bonheurs qui m'arrivent traversent mon esprit sans parvenir à le faire vibrer. J'ai fini par acquérir une grande indifférence envers tout, qu'il s'agisse de bonheur ou de souffrance.

Imaginez ce qu'ont pu être les premières années de ma vie faite de combats et de manques, seule avec ma mère malade et déprimée. Et moi au milieu de cette pauvreté extrême, dotée d'une fierté qui n'allait pas avec la pauvreté. Si j'ajoute à tout cela une histoire sentimentale très triste, on verra ce qu'a été ma vie.

Si j'ai eu un autre nom ? Oui, j'en ai eu deux : celui qu'on m'a réellement donné (Lucila Godoy) et celui que je me suis donné par caprice (Gabriela Mistral). Le nouveau a tué l'ancien : j'ai tué une part de moi, je ne l'aimais pas.

Je suis humaine, très humaine ; un être profondément affectif : je me nourris des affects comme on se nourrit de l'air et de la lumière. Sous une apparence d'« accumulative », malgré une vie passée en meetings, au milieu des foules, au gré des voyages, je suis une femme attachée à une poignée de sentiments profonds. Des gens m'estiment. C'est presque ma vanité. Des gens dont je n'ai cure m'estiment à tout bout de champ ; et des gens que j'aime énormément m'estiment un peu ou pas du tout.

De ma tristesse je pense la même chose que saint François. Lui avait coutume de l'appeler le mal de Babylone. J'ai pourtant été un esprit désespéré, amer et je me suis accrochée à cette amertume comme à une drogue diabolique. L'une de mes énormes transformations réside dans ma recherche de la joie. Je la cherche aujourd'hui avec un souci presque enfantin. Je m'invente la joie du lendemain ; en me levant, je pense à la joie du jour. Le résultat est comique car j'ai presque l'air de l'organiser officiellement.

J'essaie, tout d'abord, de ne pas disposer de ces heures blanches où l'âme va vers la tristesse, comme le cerf va à l'eau, de façon naturelle.

Je n'ai que quelques heures où la fatigue physique m'oblige à m'allonger et à dormir en plein jour, tel un animal fatigué. Le reste est lecture et exercice physique, principalement la marche. Marcher est une merveille oubliée par notre époque. Pas marcher, comme les Anglais, en faisant le même trajet. Mais faire à pied tous les trajets relativement proches du village. Marcher me ravive le corps et l'esprit : il y a une âme des marcheurs et une âme des feignants. Je marche vite, à grandes enjambées, à l'anglaise. Je vais aussi à cheval, malgré la cheville que je me suis cassée lors d'une chute. On respire bien et l'on éprouve je ne sais quelle sensation de pouvoir et de belle énergie.

Viennent ensuite les travaux manuels, je ne couds pas car j'ai de trop mauvais yeux ; je débroussaille, je désherbe, je bêche, je taille et je greffe comme un bon jardinier. L'odeur de la terre me procure une véritable jouissance. Et arroser est parmi mes plus grands plaisirs. À présent, je joue aussi au ballon. On m'a prescrit de l'exercice à cause de mon foie malade. Je n'ai jamais beaucoup de forces, mon cœur me limite beaucoup. Je lis peu moi-même – j'ai les yeux extrêmement fatigués –, on me fait la lecture et j'interromps pour commenter, car j'aime la lecture vivante, avec des réactions et des commentaires.

Parlons de mes défenses. J'ai un système nerveux qui a tendance à s'emballer et mon équilibre serait fort malmené si je n'avais pas ces deux régulateurs : la marche et le jardinage. À une demi-heure de La Serena, j'ai un lopin de terre. J'y ai fait quelques plantations et je ne paie l'élagage et le reste que lorsque je suis malade. À la maison, tout est si désespérément petit que je n'ai pu faire qu'un jardin.

À présent vient le pire, vient le venin des gens. J'ai une susceptibilité que je pourrais dire tragique. Je suis encore assez sotte pour demander la perfection aux gens. Cela me fait horriblement souffrir qu'on me maltraite dans ce qui m'importe le plus : moi-même, et non point mes vers, car j'ignore les piques depuis longtemps. À cause de cette susceptibilité, je peux abandonner facilement un ami ou une amie. Je les laisse quand je ne tire plus d'eux suffisamment de force pour vivre, de consolation et d'authenticité. J'exige d'eux qu'ils soient riches intérieurement pour ne pas m'ennuyer, qu'ils aient une vie et des centres d'intérêt spirituels bien réels. Tout cela est trop demander, j'en conviens, mais je continue d'exiger.

Je n'évolue que parmi des étrangers. Je n'ai pas d'enfant, ce qui est pourtant le véritable salut ! La femme idéale a, après tout, un homme qui l'aime et qu'elle aime. Je n'ai jamais été aimée quand j'ai aimé. Et je n'ai jamais pu aimer ceux qui disent m'avoir aimée. C'est la banale histoire que la sagesse populaire résume dans l'adage : « Qui aime d'amour et n'est aimé, d'amour est enchaîné. » Je cultive un peu (un tout petit peu) le dédain. Et je ne laisse pas les intrus entrer dans ma vie et ternir ce que Dieu m'a donné. Rien ne peut avoir le droit de la rendre triste, sauf les événements définitifs de la vie.

Je sais que la vallée profonde de l'Elqui, qui est en réalité ma petite patrie, car je suis née à Vicuña par hasard, connaît une misère inqualifiable, comme celle de tout le Chili des montagnes, très éloigné des villes dépensières et maniérées. J'ai été conçue dans le village de La Unión. Et j'ai grandi dans un autre, Montegrande. Voici la réalité. Quant à Vicuña, je connais à peine la ville, je n'en ai qu'un vague souvenir où je me revois parcourant ses rues, la nuit, à sept ans, une petite bougie de suif dans les mains.

Il y a longtemps, huit ou dix ans, lorsque je vivais au Portugal, est arrivé chez mon chef, le consul général, un homme d'Atacama qui m'a longuement parlé de ma famille Godoy de Copiapó. Ce sont les seules nouvelles directes de la famille de mon père que j'aie eues, grâce à une rencontre. J'ai toujours su qu'à Copiapó vivaient deux sœurs célibataires de ma grand-mère doña Isabel Villanueva de Godoy. Ma grand-mère me parlait d'elles parfois. Si elle avait quitté cette province c'est parce qu'elle avait voulu éduquer mon père comme il faut et surtout parce qu'elle ne s'entendait pas avec mon grand-père (je ne l'ai jamais connu). J'ai entendu ma mère raconter qu'il avait des terres, de vastes terres, dans la province de Huasco. D'après ce que j'ai entendu raconter sur mon grand-père j'ai déduit que, comme mon père, il avait été un mauvais mari. J'ai su par le détail que ma grand-mère avait reçu un terrible coup au moral – indicible – en apprenant que mon grand-père avait d'autres femmes, et que ma grand-mère ne le lui avait jamais pardonné.

Ma grand-mère paternelle était un être inoubliable. Elle vivait à La Serena dans une chambre que lui laissaient des religieuses et elle se trouvait dans un curieux état mental. Elle n'était pas folle ; je n'ai jamais vu de violence en elle mais elle délirait constamment. J'allais la voir tous les samedis. À chaque fois, elle me demandait d'aimer mon père « malgré tout » et me faisait répéter les Psaumes de David. C'est d'elle que m'est venu l'amour de la Bible ; je n'y aurais pas eu accès sans elle. Son état mental et nerveux provenait du fait que ses deux filles étaient parties au couvent : l'une au Bon Pasteur de La Serena et l'autre dans un couvent dont je ne me souviens pas. J'ai connu la première alors qu'elle dirigeait l'hôpital de La Serena. On l'appelait sœur Carmen ; quant à l'autre, son nom en religion était sœur Marie de la Nativité.

On m'a raconté que les deux sœurs étaient parties à l'insu de ma grand-mère, la laissant dans une grande solitude qui avait provoqué cet état mental si curieux : elle n'était pas folle, mais elle avait sombré dans un doux délire qui dura jusqu'à la fin. Sa vie fut très triste : elle avait fui son mari qui la trompait et, contre son gré, ses deux filles

s'étaient enfuies dans leurs couvents respectifs. Je n'oublierai jamais doña Isabel – ma grand-mère – qui ne ressemblait pas aux femmes de notre entourage et qui avait une façon de parler de la religion que je n'ai jamais entendue chez les dévotes de ma province.

Benjamín Subercaseaux⁴ m'a dit « des choses » des Villanueva : il assure qu'ils sont tous de sang juif. Ma grand-mère était une femme au teint très clair, rose, et aux yeux bleus. Quand la chose arrivait – son délire – on tâchait de la faire dormir. Plus que tout elle désirait me parler de mon père, et elle évoquait ce qu'il y avait de mieux en lui pour que je ne lui en veuille pas d'avoir abandonné ma mère. Mon père avait vraiment « l'air indien », comme on dit à l'étranger : il avait une moustache tombante à la Gengis Khan ; il ne portait jamais de chapeau et vivait dans un véritable délire ambulatoire dont... sa fille a hérité, apparemment. Il vécut presque toute sa vie à Atacama et s'adonna à la boisson.

Bien évidemment il eut des femmes. Je ne connais de sa vie à Atacama qu'un de ses fils qui se présenta à moi de façon inopinée, c'était un mauvais mari et de ses amours était né Juan Miguel (je l'appelais Yin-Yin⁵). Ce demi-frère ne m'a apporté que des chagrins. Après la mort de ma grand-mère, qui me lisait des lettres de ses sœurs Villanueva, je n'ai plus rien su de mon sang atacamène, rien jusqu'à la réception d'une coupure de journal anonyme m'informant d'une réunion des Godoy à La Serena. En dehors de l'apparition de mon demi-frère Carlos Miguel que j'ai évoqué et qui ressemble pas mal à mon père, j'ignore absolument tout. Il m'est arrivé une fois de tomber sur une étudiante atacamène qui m'a parlé avec beaucoup de respect des deux sœurs de ma grand-mère Villanueva. J'ai ainsi appris qu'elles étaient d'excellentes pianistes et vivaient dans une maison confortable qui leur appartenait. C'était il y a au moins douze ans.

Il semble que mes grands-tantes Villanueva Herrera de Copiapó étaient mortes. Elles étaient célibataires et on m'a toujours dit qu'elles vivaient bien.

Mon père avait suivi le séminaire de La Serena jusqu'au bout. Il parlait latin comme un curé et chantait certaines choses en français. D'après ce qu'on m'a raconté, il avait laissé ma grand-mère car il voulait vraiment être... curé et il s'était enfui au fond de la vallée de l'Elqui, à La Unión. C'est là qu'il avait rencontré ma mère, doña Petronila Alcayaga Rojas, et ils avaient ensuite contracté ce mariage malheureux. Mon père allait et venait entre Atacama et la vallée de l'Elqui. Ma mère n'évoquait jamais la vie de mon père dans sa province. Mon père était déjà tombé dans l'alcoolisme et ma mère et ma sœur n'étaient tranquilles que lorsqu'il partait.

De mon grand-père Godoy et des biens qu'il possédait – des terres qu'il cultivait – je n'ai jamais eu que de vagues informations. Ces terres se situeraient dans la province

⁴Benjamin Subercaseaux Zañartu (1902-1973), écrivain chilien, très lié à la France. Il fut consul en France et en Argentine.

⁵En 1928, Gabriela Mistral adopta son neveu, Juan Miguel Godoy Mendoza, qu'elle surnomma Yin-Yin. Il était le fils de son demi-frère et d'une institutrice espagnole.

de Huasco. Quelqu'un m'a raconté, il y a des années de cela, que vers la fin de sa vie une obsession religieuse s'était emparée de lui, à cause de la perte de ma grand-mère, à laquelle il avait été infidèle. Un jour, lors de mon dernier séjour à La Serena, quelqu'un originaire de la province de Huasco est enfin apparu et m'a parlé des biens de mon grand-père. Une autre fois j'ai rencontré quelqu'un dans un endroit dont je ne me souviens pas. Cette personne a aussi fait allusion à ces terres.

J'ai oublié de dire que ma grand-mère Villanueva ne m'avait jamais parlé de son mari. Ma mère m'a raconté que ma grand-mère ne l'avait jamais pardonné. J'ai oublié le nom de mon grand-père que je n'ai pas connu... Ça y est, je me souviens, il s'appelait Gregorio Godoy.

(Si l'on pouvait savoir quel « petit malin » a pris les terres ou les biens de mes grands-tantes Villanueva et les terres de mon grand-père Godoy, ça serait une bonne chose pour moi, même si je n'en tire aucun bénéfice, car tout a dû être récupéré par je ne sais quel « petit malin ».)

J'ai grandi à Montegrande, l'avant-dernier village de la vallée de l'Elqui. Une montagne en face de soi, une autre dans le dos. Et entre elles la vallée, très étroite et prodigieuse : la rivière, une trentaine de mesures et des vignes. Des vignes.

De trois à onze ans j'ai vécu à Montegrande. Cette époque et celle où j'ai été institutrice de campagne à La Cantera ont forgé mon âme.

J'aime beaucoup moins la mer que la montagne. Elle ne possède pas ce silence dans lequel on se plonge tout entière. Et puis, son inquiétude m'irrite presque.

La montagne me donne tout. Elle m'élève l'âme immensément, elle m'apaise et me vivifie. Dans chaque ravin dans l'ombre, je vois des génies de la terre, des pouvoirs, des prodiges.

Je n'aime pas le bleu festif de la mer. J'aime toutes les couleurs de ma montagne.

Lorsque je suis sortie de mon cocon montagnard comme le marsupial sort de la poche maternelle et que je suis arrivée à la mer à La Serena, j'ai vécu ma première rencontre avec cet élément comme une peur d'enfant. La deuxième fois, à Punta Teatinos, c'était de l'euphorie. Ma troisième rencontre a eu lieu à la plage de Guayacán-Herradura et là ce fut une idylle.

Les *beira mar* étaient innombrables — les coins maritimes, les petites criques perdues qu'il y avait partout. Mais lorsque revenue de toutes ces plages j'appelle côte unique une marée et une langue de la mer et qu'elle arrive et que la voici devant nos yeux, il s'agit de cette minuscule plage que la carte ne signale même pas et qui ne figure pas dans les guides touristiques. La forte mer nous tourne la tête ; la côte très longue n'est pas agréable : la ligne droite n'est que jouissance d'elle-même, mais la mer douce, nichée dans une baie ou une crique, c'est elle la mer qui nous entoure, nous regarde, nous berce et nous parle.

Le nom de cet endroit est authentique ; ce fer à cheval maritime est apparu avec une forme presque parfaite et le premier à l'avoir vue l'a baptisée. Des dunes moyennes et basses, des dunes généreuses où les enfants se roulent sans danger au milieu du tumulte des mouettes ; et puis la plage plate, polie et blanchâtre, ou plutôt argentée, piquée d'or et comme la marée dessine une perspective plus ample, elle s'enfoncé dans les terres, plus enfouie que conquérante ; appel et attirance de l'intérieur, là se trouve une grande et dense agglomération de mollusques, d'algues amassées et éparses.

La brise est douce ; la baie est vraiment protégée, rencognée, parée à un événement qui ne survient jamais et qui, espérons-le, n'advient jamais. L'endroit est triplement appréciable : pour le sable, la brise et la légère brume certains jours et il doit connaître encore d'autres impondérables pour que l'âme le recherche quarante ans après.

Il y avait là quelques maisons de pêcheurs alors, et pas grand-chose d'autre. Les rames aussi étaient silencieuses, tout comme la pêche et les retours en barque, nul miroitement de maigre.

On aurait dit la plage de La Serena mais c'est la petite sœur du délicieux port de Coquimbo, ce qui est mieux encore : une douceur de Nirvana qu'on ne saurait, qu'on ne pourrait évoquer au risque de l'abîmer.

Les dunes de la Herradura comblent tous les enfants des deux villes ; l'abondance de palourdes et la laitue de mer nutritive offrent largement de quoi subsister aux vagabonds sans le sou et le silence suffit aux anges et aux hommes.

Je me suis étendue sur le sable mouillé, sur de diaboliques bourrelets de plantes et d'animaux marins, triturant le mort et le vif, cherchant à comprendre, moi fille des collines et des cactus et me jetant la tête la première dans la mer. Premier contact avec la mer : plaisir et effroi ; à chaque coup porté avec la main un nouveau rejeton, une nouvelle brindille, une nouvelle bestiole éblouissante.

Soudain, l'une de ces bestioles a sauté, la plus extraordinaire de toutes : une méduse, chiffon vivant bordé d'une mèche d'où pendaient de gros fils ; des couleurs tendres comme celles des rubans, quelque chose qui avait l'air faux et vrai.

Accroupie, les mains tremblantes, j'ai ôté de cette chose algues et grains de sable ; je l'ai prise et lâchée, je comprenais et ne comprenais pas. Le sable s'enfonçait sous

mes pieds, provoquant fourmis et chatouilles. Ma famille m'appelait. J'étais fascinée et sourde à la fois, je ne voyais plus que cette chose.

Je me suis avancée dans la mer, j'ai taquiné la méduse et une petite vague s'en est emparée et me l'a arrachée des mains. Après avoir retroussé mes jupes, j'ai fait quelques pas pour la suivre, je lui ai crié dessus comme si c'était Juana ou Inés. La vague suivante a définitivement emporté mon cadeau dans un éclat de rire. (Dans mon souvenir elle s'appelle encore cadeau.)

Ce n'est que lorsque je l'ai perdue que je l'ai vue. Celle qui gisait se dressait à présent, bien droite, avec sa grosse tête triomphante, chevauchant la vague à laquelle elle devait son salut, de nouveau maîtresse de la mer, insouciant, fière, sans souvenir aucun de la plage ni de ma main vide. C'était une simple petite méduse, une chose insignifiante dans la caste des méduses extraordinaires, génériquement de petite taille ou bien toute jeune. Sa couleur passait du blanc au bleu et au lilas de sa calotte à ses filaments. Personne ne sut me donner son nom ; évidemment, banale, plébéienne, elle est dans mon souvenir une parente de l'opale de Querétaro, d'une aube automnale quelque part et du tendre gris de la pluie.

La fillette de douze ans n'avait encore jamais soulevé de bêtes si légères et n'avait jamais vu un tel saut de la mort à la vie.

La vagabonde a encore nagé un peu près de la plage, portant, attirant mon regard. Et puis je l'ai perdue pour de bon, désolée, peut-être avec des larmes. J'ai dû à nouveau m'allonger sur le sable car j'ai trouvé d'autres méduses : l'une agonisante et l'autre morte.

Je les ai retournées, tripotées, je leur ai peut-être parlé comme je l'avais fait avec l'autre. Elles ne répondaient pas à ma main, elles ne donnaient pas signe de vie. J'étais là, presque offensée, regardant fixement mes mains comme si je rêvais, dérobée aux vagues et presque étourdie.

Personne ne sut me donner son nom, bien sûr, fruit exotique, valve de nacre, méduse. La meilleure chose qui s'est posée au creux de mes paumes, avec leurs signes cabalistiques, ce ne sont pas les richesses ni les cadeaux mais ces choses et ces êtres nouveaux que j'ai découverts là-bas durant quelques instants, mais j'étais déjà méduse, baptisée sans même le savoir et un jour je me suis donnée à la mer.

Impossible de me rappeler avec précision comment s'est opéré ce glissement d'un jour à l'autre vers 1900, quand j'avais à peine onze ans, onze ans tout juste, moi la gamine des rues, montée en graine. Mais il me reste quelque chose. Et ce qui persiste, ce qui revient, ce que j'entends encore, ce sont certaines conversations des adultes

entremêlées à mes jeux et mes devoirs, car je n'étais jamais très loin de la maison, même si je m'aventurais déjà sur les sentiers de Montegrande en entendant l'appel de l'Océan.

Je garde en mémoire la silhouette de ma mère en train de passer en revue avec ses amies, comme si elles examinaient une gabardine importée, tous les progrès reliant Montegrande à La Serena, et la vallée de l'Elqui au Chili. Elles voyaient bien que leur vallée retirée commençait à avoir ses limites et que ce mode de vie à un rythme lent, hésitant toujours entre élan et trêve, que toutes ces conversations de voisinage un peu tièdes et rebattues étaient bouleversées par une cohorte de nouveautés relevant peut-être plus du tapage que du véritable apport : le train, le journal, le télégraphe.

« À présent on va toutes devenir cardiaques », disait ma mère moitié en plaisantant moitié pour répondre à ses voisines qui cousaient à côté d'elle. Et l'une d'elles lui répondait : « Eh oui, Petita, on va avoir des cœurs fous comme tous ces gens qui racontent des histoires. » Et elles imaginaient ensuite ce que ça ferait de mourir tout à coup, peut-être pendant qu'elles donnaient du maïs aux poules.

Et entre un point et un autre, quand la peur les faisait taire, ressassant ce qui avait été dit, j'écoutais l'impact des abricots tombant sur la terre de la cour. Ils s'écrasaient avec un claquement sec et doux, comme des coups de cloche atténués, et il me semble aujourd'hui que c'était la réponse de la vallée de l'Elqui au passage d'un siècle à l'autre : la manière fruitière de repousser la palpation par laquelle ces femmes essayaient de desserrer le lien entre une époque et une autre. Et lorsqu'elles dormaient, abandonnées à la nuit, les abricots continuaient de tomber, j'imagine, car je dormais du même sommeil que les poules, tôt et de façon continue.

Les enjôlements du xx^e siècle ne sont pas parvenus jusqu'au tréfonds de notre vie montagnarde. Ma mère et ma sœur ont continué leur vie sans journaux car aucune des nouvelles – les dites « nouvelles » – ne les concernait ou ne les intéressait. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire qu'on installe l'électricité à Vicuña puisqu'on ne l'avait pas à Montegrande, et à quoi bon connaître les prix des douceurs que l'on ne pourrait pas acheter, quand bien même on viendrait les vendre à nos portes. Les étrangers arrivaient tout enhardis, crânant comme s'ils avaient soudain grandi de plusieurs centimètres et fanfaronnant qu'eux, oui, étaient du xx^e siècle, complètement du xx^e siècle, totalement du xx^e siècle. Ma mère les toisait en un clin d'œil et résumait leur petit numéro par ces mots bien sentis : « des marionnettistes du cirque de la ville ». Ma sœur, vive et curieuse, leur demandait de lui raconter comment étaient les ampoules électriques et comment arrivaient les télégrammes. Quant à moi, je ne demandais rien car j'avais ma vallée de l'Elqui, neuve et prodigieuse, tout autour de moi.

Disons qu'à onze ans, j'habitais ma propre vallée de l'Elqui, le royaume de tout enfant, peuplé de merveilles toutes simples : les galets d'une rivière qui étaient pour moi

les pierres précieuses de la reine de Saba, des plumes de faisan que m'avait apportées un mulétier et ramassées on ne sait où, et un brin de jasmin qui était mon alhambra parfumé.

L'État chilien, en plus de donner du travail à mon père, l'avait assigné au vagabondage qui se termina en diaspora, car un jour, ma mère, ma sœur et moi nous sommes retrouvées sans chef de famille : trois femmes seules qui se sont unies profondément pour ne pas être seules et ne pas avoir faim. Je n'ai pas de rancœur envers ce bon marcheur qui avait voulu connaître le monde et des mondes différents. Au fil des années, je me suis révélée aussi bédouine et halée qu'avait dû l'être ce grand marcheur.

Mon père avait choisi de s'en aller et le vide laissé a créé en moi une impression de foyer mutilé, dévasté par une guerre ou un sinistre. On note ainsi que dans mes berceuses et dans tout ce que j'écris pour les enfants, il manque toujours la présence forte et tendre du père, image et signe d'un foyer protégé. Le destin ne me l'a pas donné et je ne peux pas en inventer un dans mon cœur d'où proviennent mes vers. Ma perception du monde est maternelle et elle a forcément la tiédeur de la mère, car elle m'a tout donné, des mots aux gestes et bien que je sois une grande bringue, très lente et un peu rustre, j'ai, à ma manière, la même démarche que ma jolie petite mère, vive et rapide comme un colibri. Les gens qui me voient bouger avec cette lenteur d'ourse ne retrouvent pas dans mes mouvements la silhouette de ma mère, sa délicate ossature qu'elle m'a pourtant transfusée comme tout ce qu'une mère laisse à sa fille. Et lorsqu'enfin mon corps s'élèvera et quittera la terre, alors seulement ma mère aura définitivement disparu en moi et j'irai vers elle.

J'ai écrit un poème où j'exprime la nostalgie d'avoir un père, de le voir, d'être avec lui. Il n'est pas un jour où je n'y pense pas. Parfois je conjure la chose en imaginant une rencontre très sereine entre nous, elle a lieu dans un endroit que je ne connais pas et qui ressemble à un plateau épuré où même le silence est splendide. Il me regarde et en dépit de mon visage usé et de mes cheveux cendrés, il me prend dans ses bras en me reconnaissant comme sienne. Nous nous serrons l'un contre l'autre, tempe contre tempe, jusqu'à sentir nos poulx qui s'accordent, et c'est un bonheur autant qu'un sanglot que d'être là sans rien dire.

Il est fort probable qu'en nous abandonnant il ait fait naître en moi une méfiance à l'égard des hommes et une crainte d'être abandonnée par un voyageur de passage. Freud a raison de considérer l'enfance comme la seconde mère de notre âme : c'est à cette époque que l'on est éclairé ou assombri et que l'on vivra ensuite en fonction des traumatismes ou de la tendresse reçue. En grandissant on ôtera ces croûtes en tâchant de polir notre esprit jusqu'à lui donner la douceur d'un manche, d'un bâton ou d'un timon.

Lorsque j'enseignais la géographie à Compañía Baja, au nord de La Serena, l'école était si pauvre que je ne disposais pour mes cours que de la terre de la cour ou du sable de la place voisine. Sur ces tableaux horizontaux je traçais les cicatrices des conflits qui avaient dessiné l'Amérique hispano-américaine sur le dos de l'Empire colonial. La terre ou le sable recevaient docilement ces terribles arabesques frontalières et les élèves qui m'écoutaient acceptaient cela comme un élément du paysage, comme leurs parents acceptaient les murets en pierres sèches des terres étrangères là où ils cultivaient. Mais moi cela me gênait qu'on mette des pierres et qu'on impose une frontière là où il n'y en avait pas. Cela me gêne encore.

Je suis devenue maîtresse d'école car à l'aube du xx^e siècle il n'existait pas d'autre travail digne et convenable pour une jeune fille de quinze ans. À présent j'imagine ce que j'aurais pu être si d'autres voies s'étaient ouvertes à moi, si j'avais pu, par exemple réussir à être linotypiste et travailler dans un groupe qui riait et bavardait, faisant alterner concentration et détente, de sorte que mon caractère n'inclinât pas vers la tristesse. Il m'a manqué un bain de joie autour de moi, car j'ai commencé à travailler comme le castor qui, tout seul et très sérieusement, construit sa digue et arrondit les bords de son terrier immergé.

Vers vingt ans, je me suis plongée dans la science. J'ai lu tous les livres de vulgarisation scientifique que j'ai pu trouver, en espérant que la physique me fasse entrevoir les lueurs du divin. La religion catholique ne le faisait pas, ou ne semblait pas pouvoir le faire avec la profondeur et la grandeur que j'attendais. Et lorsque la science n'a pas répondu à mes attentes, du fait de ses limites et des miennes, je suis allée chercher de plus amples perspectives dans la théosophie et le bouddhisme, qui me hantent toujours, comme les aigles qui survolent la tour.

Ma foi n'est pas aussi orthodoxe que le souhaiteraient mes amis prêtres et mes pieuses amies. Je rejette le karma et des années après je le récupère. J'ai du sang indien par mon père et du sang basque par ma mère, je mêle ainsi le maïs avec le blé, la magie et la révélation, l'Asie transférée en Amérique et l'Europe elle aussi transférée en Amérique, et je vis et souffre en moi la bigamie mentale, le syncrétisme métis des Indiens mayas que j'ai vus à Chichicastenango. Ils brûlaient leurs encens précolombiens sur les marches de l'église espagnole, ils la parfumaient dans leur langue indigène avant d'entrer dans l'église pour prier en castillan. Dieu, qui n'a besoin ni de temples ni de sacrifices en mosaïques, va-t-il nous repousser si nous le prions en maya ou en quechua et va-t-il exiger de nous l'apparence au lieu de l'essence, Lui qui voit droit dans les cœurs ?

En parcourant les routes lunaires de Bouddha, si arides et glacées, ou en parcourant les régions astrales de la théosophie, je ne me suis jamais détachée de Notre Seigneur Jésus-Christ. Je l'ai également cherché dans ces régions ou ces cabinets, comme qui explore les combles d'un énorme château abandonné, sachant que le maître est passé par là en laissant ses affaires éparpillées.

Gémissant dans l'ombre, j'ai cherché Dieu et je continuerai à le chercher jusqu'à ce que je touche le bord de sa tunique.

Je pense à ce que j'aurais aimé faire si j'avais été soumise au régime des dites « heures libres ». À présent, sur une initiative gouvernementale, on appelle cela « mise à profit des heures libres ».

Dans mon enfance, j'ai pu apprécier le travail manuel mais les miens m'ont vouée à l'enseignement car ils avaient tous été enseignants : mon père, ma sœur, ma tante religieuse, tous. Si j'avais pu bénéficier de ces « heures libres », j'aurais volontiers allié ma profession à une activité manuelle, le genre de mariage, le plus salubre, celui de l'âme et du corps.

Le métier à tisser, le tour de potier, la bassine à teintures, les billons d'un potager... mes mains auraient pu s'approprier et maîtriser toutes ces choses. Au-dedans de moi fourmille encore, dans ce noyau vocationnel que nous avons tous en nous, comme une invite à l'une ou l'autre de ces tâches. Je ressens encore l'appel, où qu'il se fasse entendre, du bruit du pédalage des métiers à tisser ; la terre rouge, foncée ou blanchâtre, bonne à modeler et à cuire, me parle presque quand je la rencontre, et le travail du teinturier me met en joie avec la transfiguration des toiles brutes grâce à la couleur. Chacun de ces métiers aurait pu me rendre heureuse, tel un vestige du Moyen Âge en moi, leur fille attardée.

Mais pour ces « heures libres » j'aurais aussi pu être attirée par la musique. Je ne me connais point de don particulier pour la musique mais j'ai en revanche comme un appétit frustré, une avidité énorme. L'orgue, le violoncelle, la harpe auraient pu me faire signe depuis la salle de musique qu'offrent les « heures libres » aux pauvres amoureux de la grande muse. De quel poids d'amertume m'aurait soulagée l'un de ces trois instrument graves et doux ! J'aurais pu avoir une âme plus apaisée et plus rythmée, c'est-à-dire plus « en phase », grâce à l'action de ces tuyaux, de ces cordes et de ces caissons musicaux.

Je me rappelle aussi une quasi-décision de ma part à laquelle ma mère mit fin. À quatorze ans j'avais vu travailler les typographes, avec les casses pleines de petits caractères en plomb : la manipulation délicate de l'ouvrier m'avait fascinée. Que j'aie choisi telle ou telle chose, je suis sûre que les « heures libres » m'auraient rendue plus humble et

que la camaraderie d'un travail collectif, à plusieurs, aurait brûlé ma passion naissante ou le vice de la solitude qui m'est peut-être venu du livre, très égoïste et isolant des autres.

Les « heures libres » auraient en outre fait grandir la plante de la gaieté qui, chez moi, est née toute chétive et bien pauvre. Je sais que le sang quand il est bien fouetté par le travail circule mieux, de sorte que l'âme, alliée du corps, peut épouser le rythme de n'importe quel métier ; le fait est que l'on voit rarement des artisans tristes ou aigris. Le corps veut vivre pleinement et il devient lourd et morose si l'on n'en utilise que le sommet, ce noyau qu'on appelle la tête et qui, chez nous les écrivains, est l'unique chose qui vive et mûrisse.

Ceux qui profitent du régime des « heures libres » sont plus heureux et ils seront plus riches que moi : je crois que sous la cape brune de ce divertissement du soir se cache un trésor, une flamme qui procure la chaleur comme le soleil ou le radium.

Je suis une grande vagabonde même lorsque je suis sédentaire. Je vais sur mes terres quand je veux. Je parcours la campagne ou j'entre dans les maisons. C'est mieux si ce sont des ateliers. Et mieux encore s'il s'agit d'un local consacré aux « heures libres », c'est-à-dire une maison où l'on exerce différents métiers. Je regarde les tapis, les cuirs travaillés, les pots en terre. Je vois que les gens sont plutôt heureux en manipulant les métiers à tisser, on dirait qu'ils activent de serviables créatures. Ceux qui travaillent le fer forgé retrouvent quant à eux ce très ancien contact avec l'élément le plus beau, le feu. Il y a aussi ceux qui combinent pour la céramique la précieuse part de silex, de feldspath et de craie et goûtent les plaisirs du vieux tour du potier qui n'a jamais cessé de tourner dans le monde.

Le plaisir que j'entrevois sur le visage des apprentis me contamine. J'aime qu'ils aient ce que je n'ai pas eu et que, sans même s'en rendre compte, ils acquièrent le savoir-faire, les gestes, le naturel, la vivacité et l'habileté qui sont les marques de l'homme qui travaille avec ses mains. Ils seront ainsi délivrés de la pédanterie, plaie des peuples nouveaux, à moitié dégrossis ; ils échapperont à l'irruption des vanités qui poussent comme des champignons ; dans les milieux dits cultivés et mondains ils se débarrasseront bien des désagréments bourgeois.

À La Serena, la merveilleuse solution des patios s'est consolidée dans mon esprit. J'avais l'habitude, toute domestique, de la cour en longueur comme la vallée de l'Elqui : un verger et un jardin en longueur, qui se prolongent en suivant le cours du petit torrent qui va vers la mer. Il est vrai que là-bas, j'en ai connu un certain nombre, très modestes, avec leurs jardinières en terre fendues, et leurs pots en fer-blanc qui contenaient des lys ou un pied de menthe au parfum merveilleux.

En déambulant dans La Serena, lorsque les gens se retiraient pour faire la sieste, dans ces rues confiées à moi, débarrassées des activités bruyantes, convaincue donc que La Serena avait été, plus que confiée, mise à ma disposition, j'osais, en bonne gardienne, passer en revue ses patios. Ainsi, sans scrupule aucun, je me glissais partout.

J'ai d'abord exploré les patios touffus. J'étais attirée par les pénombres verdâtres comme la lumière tamisée des vignes, et j'étais fascinée par les jeux de clair-obscur du feuillage d'un avocatier qui projetait des zones d'ombre mauves sur les dalles. Dès que j'apercevais les fleurs pendantes des trompettes du jugement je me faufilais pour apprécier leurs cornes qui se muiaient en un parfum exquis qui conjurait toute mon enfance.

La bonne fortune qui protège les vagabonds voulut qu'un beau jour je m'arrête devant une belle maison à deux étages, à l'angle de la rue de Los Carrera, tout près de ma chère église Sainte-Inés dans la sacristie de laquelle brillait une chasuble brodée par les aiguilles gothiques de ma grand-mère théologienne. J'ai un souvenir précis et net de la maison mais je ne me rappelle plus le nom des deux rues qui la longeaient, ni le nom de ses propriétaires. Elle était si grande qu'elle abritait certainement trois patios. La grille était ouverte et le patio attendait. Je m'y suis dirigée comme attirée par un aimant, mais sans me presser, car je savais que trop de hâte gâche le plaisir. Je me suis attardée sur le seuil. Je voulais deviner d'abord l'esprit de ce patio.

Aucun feuillage en hauteur, aucun feuillage en bas. Aucune couronne de palmier, aucune glycine serpentant autour d'une colonne martyre. Je suis entrée et je suis restée là je ne sais combien de temps. Dans ce rectangle parfait il n'y avait que deux statues devant la porte menant aux autres patios. Elle était fermée. Cela aurait peut-être été trop de beauté pour moi.

J'ai compris que les masses végétales étaient en trop, tout était en trop dans cet espace remarquable qui était, avant tout, un espace de pureté, sans ornements ni distraction, simple dans sa structure, comme la palourde ou l'œuf. Et j'ai appris une sérénité heureuse qui fait oublier le corps (tout ce qui touche au corps : le pouls accéléré, les tempes chaudes, les pieds douloureux, les courses, les horaires, la faim ou la soif) et se loge dans une jouissance absolue : celle du poème lu pour la première fois et qui fait corps avec soi.

Mes patios de petite fille étaient bien différents de cet espace si élégant dans sa simplicité. Les miens étaient toujours des lieux où s'entassaient mille choses, mi-grange mi-salon, devenus ateliers de couture et friches. C'était une pièce supplémentaire, une grande pièce dotée d'une lumière généreuse et d'un air léger qui choyaient les fleurs et où nul n'était étonné que les roses vivent deux fois plus longtemps que les roses de l'extérieur et que la vigne parvienne à donner des raisins qui ressemblaient à des figues par leur couleur violette et leur goût sucré.

Ma sœur installait sa chaise en osier au milieu du patio et se plongeait dans ses tâches d'institutrice et ses corrections de devoirs. Ma mère allait et venait dans la maison comme un canari habitué à sa cage, tout en chantant de sa voix douce et juste qui se répandait dans les pièces et parvenait jusqu'au patio.

J'ai presque toujours entendu dire que dans le cas des couples qui ne s'entendent pas, si le mari faute, la femme doit malgré tout le supporter, subir et se taire pour continuer la vie conjugale eu égard aux enfants. C'est pourquoi les divorces sont un événement rare et ils restent toujours condamnés socialement ou dans le village.

J'ai été la fille d'un couple qui ne s'entendait pas ; j'ai toujours pensé que ma mère aurait dû s'épargner les souffrances que lui a fait subir mon père et sauver un peu de bonheur pour elle. Mais elle a toujours refusé le divorce. Sa décision s'expliquait par sa volonté de ne pas destituer son époux de ses droits de père et parce qu'elle espérait une réaction de sa part et un changement de ses habitudes. Ce changement n'est pas venu, mais je n'ai jamais entendu une seule plainte amère chez cette femme bonne et belle, comme dans les ballades, ni un seul jugement contre ce compagnon ingrat. Elle a toujours voulu m'éviter de grandir en nourrissant un ressentiment amer.

Dans le village où j'ai grandi, le cas du père absent ou ayant une liaison avec une autre femme était courant, et la réaction des victimes étaient la même que celle de ma mère, c'est-à-dire un silence *per vitam*.

Parmi les raisons – elles sont multiples – pour lesquelles je n'aime pas les villes, il y a celle-ci : l'enfance immonde qu'elles offrent aux enfants, l'enfance miséreuse, rude et même abjecte que de très nombreux gamins y connaissent.

Si je devais renaître dans une vallée de ce monde, en dépit de tous les handicaps qu'a laissés en moi ma vie rurale pour une vie citadine, je choiserais encore quelque chose d'assez semblable à ce que j'ai connu, au milieu d'après canyons de la cordillère : une montagne sainte patronne et des collines, propices aux jeux, ou cette même vallée, d'un kilomètre de large et divisée par la frontière d'une petite rivière, pareille à une tête de femme.

Pour conserver des sens affûtés et capables, au moins jusqu'à douze ans, de distinguer les lieux par leurs parfums ; pour connaître chacun des différents visages des saisons ; pour apprécier les occupations essentielles des hommes, en l'occurrence les plus belles,

avant de découvrir les autres, plus grossières : arroser, élaguer, moissonner, vendanger, traire, tondre.

Pour entrer dans les livres à dix ans, en disposant déjà d'une foule de formes et de silhouettes légitimes, afin que l'esprit ne soit pas peuplé de noms mais de choses : coteau, viscacha⁶, guanaco⁷, merle, tempête, sieste. (À la campagne il n'existe, par exemple, que l'aube et la nuit.)

Avec le désir de recevoir l'alphabet des sons avant qu'on ne me donne bêtement et à l'avance la musique adulte.

Pour que mes mains s'approprient de manière consciente et finement les choses par le toucher et que je parvienne à distinguer individuellement la laine, l'alfa, la glaise, la pierre poreuse, la pierre de taille, l'amande duveteuse et l'amande ligneuse, et mille autres petits corps dans mes paumes de main conscientes.

Cette enfance à la campagne qui fait honte, comme une robe de percale, aux gens maniérés, je l'ai vécue et je la considère encore, tous les jours, comme un luxe et un privilège ; je sais gré à mon enfance et je souhaite pour chaque enfant qui commence à grandir qu'il ait la même, pleine de ces choses merveilleuses qui m'ont portée à quarante ans.

La petite ville ne me satisfait pas comme solution à cette bataille entre la ville et la campagne pour la place de l'enfant. Je vois les patios de ses maisons, sans recoins à force de sable, de mosaïques ou d'asphalte et je ne peux me contenter de la figuerie de l'hacienda voisine, moi qui en guise de patio ai eu la petite vigne de chez moi et un peu plus loin une grande prairie de plusieurs kilomètres.

Dans les grandes villes l'enlaidissement est pire. Les fenêtres de la chambre d'un enfant donnent sur une rue puante s'il est pauvre, ou sur le mur grossier et aveugle d'un entrepôt ou de bureaux s'il s'agit d'un petit bourgeois.

J'ouvre mentalement les portes de ma chambre qui donnaient sur un coteau plein de bosses prodigieuses et de fantastiques rochers ; de là-haut le soleil sautait comme un gymnaste rouge et dans l'air si limpide, les lunes toutes proches se détachaient, comme si elles allaient tomber dans ma jupe.

Je dors, depuis dix ans peut-être, dans les pauvres maisons de la ville et en me réveillant je ne peux toujours pas accepter, sans une répulsion physique violente, les bruits sans noblesse de cette vile agitation citadine, le raffut provoqué par les camions, les sirènes infernales (celles qui ont un son agréable sont rares), l'avalanche des trains et les cris du marché ; tout cela entre par l'odieux encadrement de la fenêtre ou de la porte et balaie le merveilleux rêve du matin, encore présent sur mon visage.

⁶Viscacha : rongeur de la famille des chinchillas que l'on rencontre en Amérique du Sud.

⁷Guanaco : mammifère herbivore de la famille des camélidés, ancêtre du lama et vivant en Amérique du Sud.

J'ai travaillé dans trois écoles rurales : dans le village de La Cantera, près du port de Coquimbo, à Barrancas (non loin de Santiago) et à la Compañía Baja, près de La Serena. J'ignore si, au Chili, persiste encore ce salaire de misère que j'ai connu en tant qu'institutrice de campagne ; c'était vraiment un salaire de la faim pour l'instituteur qui avait une famille. J'ai vu et vécu l'indifférence absolue des propriétaires terriens locaux envers l'instituteur. J'ai vu un dédain absolu dû à un simple sentiment de classe dans ces petits villages. Le sort de l'école ne leur importait en rien, et les difficultés de la vie du maître ou de la maîtresse encore moins.

À quinze ans, j'ai vécu à La Cantera. Le village comprenait trois haciendas. L'une d'elles appartenait à une famille Alcayaga, des parents de ma mère. Bien que souvent absents, ils passaient quelques mois de vacances dans ce petit village. Je leur ai parlé plus d'une fois de mes élèves qui allaient presque tous pieds nus et portaient des vêtements usés jusqu'à la corde. Ils n'ont jamais réagi ; ils ne m'ont jamais aidée non plus de quelque façon pour l'école du soir gratuite que j'avais créée et qui comptait plus d'élèves que l'école de la journée. Et lorsqu'un fils de la famille, un type vicieux et cynique, mit enceinte une élève, les parents du séducteur ne protégèrent aucunement la pauvre jeune fille et se désintéressèrent complètement du « problème ».

À l'époque la vie à la campagne au Chili était invivable pour toute institutrice diplômée. J'étais institutrice « suppléante » et je vivais donc doublement ce complexe du dédain absolu avec lequel les visiteurs considéraient les écoles et les enseignants de la campagne.

Je persiste à croire, après tout ce que j'ai pu voir, que le plus important pour le Chili n'est pas d'aider largement le monde urbain et d'abandonner, au profit d'un capitalisme exorbitant, les villages pauvres et parfois affamés.

Le passeport diplomatique avec lequel je suis allée à Stockholm faisait mention de la filiation suivante : mademoiselle Lucila Godoy. Âge : 53 ans. Taille : 1,69 m. Cheveux : gris. Yeux : marron. Nez : droit. Bouche : normale. Visage : ovale. Couleur de la peau : blanche.

Personne ne comprenait vraiment – pas même moi – le fait qu'on puisse être le prix Nobel Gabriela Mistral et s'appeler diplomatiquement mademoiselle Lucila Godoy. Une Lucila Godoy, à ce moment de ma vie au nom mi-romantique mi-rural

évoquant à la fois le roman *María* de Isaacs⁸, déjà un peu ancien, et un *Martín Fierro*⁹ de la vallée de l'Elqui.

À l'âge de quarante ans, j'ai voulu m'installer dans de nombreux pays pour y vivre. Mais dans certains de ces lieux les collines ou l'extravagance de la côte nourrissent les fables et alimentent les mensonges ; ce que je veux, ce que je demande c'est revenir trente-cinq ans en arrière et rester là, dans un endroit à l'échelle d'un bâton de saint Joseph.

Que les théosophes se débrouillent avec leurs avatars pour que je revienne dans ce pays de ma vallée et qui me semble bon cinquante fois, mais qu'on m'accorde chaque fois une vie de cinq ans, pas plus, de cette façon j'aurai l'immense satisfaction d'être successivement une fille de l'Elqui, de Caxacan, une provençale des Saintes-Maries, une Bretonne, une Corse, et quarante autres choses, et aussi une fille de Sestri Levante sur la côte ligurienne. C'est la seule possibilité pour moi de consentir à revenir : cela ne m'amuse pas du tout de devoir revivre à l'intérieur d'un même corps durant quarante ans, de manger la moitié de ma vie les fruits d'un seul climat et d'aller voir le monde, de faire ma visite de courtoisie aux paysages étrangers, quand mes pauvres yeux séniles ne voient plus qu'un rocher là où est juchée une sirène et appellent simplement « forêt » le lieu où les elfes de la lumière transpercent le feuillage de toutes parts.

Trouvez une façon, vous mes amis qui avez une influence sur « la roue de naissance », de me trouver la bonne configuration.

Je n'ai jamais été sûre de moi, et j'erre toujours comme une enfant perdue dans la forêt, tâtonnant et pleurant dès que tombe la nuit. Un peu moins basque à cause du petit indien qui se met en travers, je vacille depuis toujours et je suis de plus en plus vieille.

⁸ *María* est un roman de langue espagnole écrit par le romancier et poète colombien Jorge Isaacs. Il a été publié en 1867. Par-delà l'intrigue sentimentale, le roman évoque aussi une société féodale et esclavagiste dans le milieu d'une plantation de canne.

⁹ *Martín Fierro* est le héros du poème épique *El Gaucho Martín Fierro* composé en 1872 par l'écrivain argentin José Hernández. Ce texte est une référence majeure de la littérature argentine ; il évoque l'Argentine rurale et la vie des gauchos.

CAHIER DE LA SERENA
(1905)

J'ai un grand cœur dans lequel ne germent que de grandes choses : des haines, des amours et des douleurs immenses. Les premières sont bestiales, les secondes divines, les dernières sublimes. Il y a une force prodigieuse sous ma faiblesse de femme. Tout comme le cristal de roche est solide bien qu'il soit cristal, je suis solide bien qu'étant femme.

J'ai éprouvé des sentiments si délicats qu'ils se sont brisés au moindre souffle de désenchantement, et des sentiments si puissants qu'ils sont encore menacés par les duretés du sort, la rudesse de l'infortune et la puissance du temps.

Je suis colombe et je suis fauve. Je sais roucouler et rugir. Je suis modeste jusqu'à l'humilité et fière jusqu'à l'orgueil. Je sais admirer les grandeurs, mais ces grandeurs cyniques auxquelles je crois : la vertu et l'intelligence. Je sais les admirer jusqu'à l'envie car l'envie est l'admiration débordante, elle en est le plus haut grade.

Ces grandeurs me donnent droit aux hommages les plus profonds. Les grandeurs de l'or je les considère comme des bêtes couvertes d'oriflammes. Du génie je serai esclave. De l'or je ne serai pas l'amie. Au premier je baiserais les pieds, les pas. Au second je ne baiserais pas les mains et ne plierai pas le genou devant lui en signe de révérence.

Il n'est pour moi qu'une seule dignité, et plus encore, une divinité, devant laquelle nous avons le devoir de nous prosterner et que l'on doit respecter et adorer : l'intelligence.

Être un ver dans la société m'importe peu, mais ce qui m'exaspérerait ce serait d'être, par échec, une médiocrité dans le monde intellectuel.

J'ai une obsession : la Gloire. Une religion : le Devoir. Une passion et une folie : l'Art.

Je suis une enfant dans les plaisirs et une vieille femme dans les douleurs, mais mes quelques années d'infortune je les apprécie bien plus que mes années de chance à cause de ce qu'elles m'ont appris.

J'ai sur les lèvres un sourire éternel pour répondre aux émules colériques et aux lâches insultants : c'est le sourire de la puissance et de la grandeur face à la faiblesse et à la petitesse.

Inspirer des attaques et des haines m'enorgueillit. Inspirer du mépris me peinerait.

J'ai une carapace qui fait que tout coup mortel dirigé contre moi par calomnie et méchanceté reste vain : mon caractère orgueilleux, indomptable, inaltérable.

Je parle dans mes chants à ceux qui savent la langue dans laquelle ils sont écrits : ils me comprendront !

Voici ma philosophie moderne : ne montre surtout jamais de tendresse, de douceur ou de pitié aux gens ; en te voyant mouton, ils se jetteraient sur toi et te mettraient en pièces en riant. Férocité, bestialité des sentiments, impiété, voilà ce qu'il faut leur montrer. Te sachant lion ils te laisseront vivre en paix.

Ne montre aucune compassion envers qui que ce soit, même si tu en éprouves. Rends des services sans montrer d'affects : si l'on voyait de l'émotion ou de l'intérêt sur ton visage quand tu fais l'aumône on se jetterait sur toi et on te laisserait tout nu. Comme pour les chiens, il ne faut pas présenter la nourriture aux hommes mais leur jeter.

Il en va de même dans ta pratique de la charité.

Même si ton cœur déborde de fiel, ne verse pas de larmes en présence de qui que ce soit. Pleure au fond d'une caverne si nécessaire et efface de ton visage toute trace de larmes. Ne crois pas, malheureux, inspirer pitié ou amour ; ce n'est que dédain, dédain et infâme raillerie, rien d'autre.

Si tu veux inspirer de l'amour, sois méprisant jusqu'à l'orgueil ; on se jettera à tes pieds en te réclamant de l'amour comme aumône. Et si tu veux être un triste objet de moquerie, alors montre dans ses moindres manifestations cette grande faiblesse, cette démençe et cette sottise qu'on appelle l'amour.

Traverse la vie le bras armé. Le monde est un champ de bataille où tout le monde combat, seuls les imbéciles se reposent.

Méfie-toi davantage de l'homme que du fauve le plus sanguinaire. Et si tu fuis les forêts par peur des fauves, à plus forte raison, pourquoi ne pas fuir le monde par peur

de l'homme ? Le fauve se contentera de dépecer ta chair, l'homme te dépècera de ton honneur, ta renommée et ta dignité.

Avant d'entrer dans le monde prépare ton esprit à avoir la force de l'acier, si tu veux le traverser sans laisser sur chaque obstacle, sur ses ronciers, ses piques, des lambeaux de ton cœur !

J'admets la vie. L'admettre telle qu'elle se présente, telle qu'elle s'offre, sans pouvoir la modifier. Si elle est monstrueuse, essayer alors de l'embellir avec tout ce qu'il y a de beau dans le cœur. Ne jamais élever à la dignité de tragédie la comédie puérile qu'est la vie sur quelque scène que ce soit.

Aimer tout être qui respire sous le soleil, mais ne faire confiance à aucun. Ouvrir la main généreuse mais point le cœur, car en permettant d'y puiser un peu de pitié, parfois le même bras qui prend le don peut asséner un coup mortel.

Ne pas s'endormir sur la plage car l'on verra la mer avec une quiétude de dormeur, et ne pas se reposer avec confiance sur la bonté des hommes : la passivité des deux choses est de même durée.

Voir dans les mains maternelles, comme dans les nôtres, la certitude qu'elles ne peuvent nous faire de mal. Par elles seulement, nous laisser caresser sans précaution.

Quand l'ouragan souffle dehors, ne pas sortir de chez soi car on est incapable de le calmer.

Ne point afficher son cœur en toute circonstance, mais ne pas toujours le cacher jusqu'à le perdre ; il ne doit pas réagir à tout mais, mon Dieu, qu'il ne devienne pas insensible.

J'aime l'Humanité non point par commandement divin mais naturellement. Nul n'a enseigné aux êtres irrationnels d'une même espèce à se protéger et à s'aimer et pourtant, ils le font. J'aime cette légion fatidique de l'Humanité qui forme son visage sombre : le Peuple. Je l'aime parce que je le connais. Je le plains parce que je connais ses larmes, parce que j'ai bu le calice avec lui et que j'ai vu se jouer dans cette caverne pestilentielle, noire et glacée qu'on appelle bidonville des drames, indescriptibles en horreurs, où la Misère occupe toujours le premier rôle. Même ses crimes ne me le rendent pas répugnant. Tous ces drames ont un seul nom : la Faim.

J'aime le Peuple pour son malheur ; car en lui seul il existe sous une forme parfaite. C'est là que la Douleur est à son comble car elle est à la fois Douleur morale et douleur des entrailles : la Faim !

L'instruction de la femme est un vaste chantier qui suppose une transformation complète de tout un sexe. Car la femme instruite cesse d'être cette fanatique ridicule qui n'attire que moquerie ; car elle cesse d'être une épouse monotone qui pour maintenir l'amour conjugal ne compte que sur sa beauté physique et finit par emplir d'ennui cette vie où la contemplation n'a plus cours. Car la femme instruite cesse d'être cet être démuné qui, trop faible pour lutter contre la misère, finit par se vendre misérablement si ses forces physiques ne lui permettent pas de travailler.

On a dit que la femme n'a pas besoin d'une instruction élémentaire. Certains, en effet, ne voient encore en elle qu'un être capable de tenir son foyer.

Instruire une femme c'est la rendre digne et l'élever. Lui ouvrir un champ plus vaste de perspectives, c'est arracher à la déchéance de nombreuses victimes.

Que l'on instruisse la femme. Il n'y a rien en elle qui justifie qu'on la place à un rang inférieur à celui de l'homme. Qu'elle porte dans son cœur une dignité en plus pour la vie : la dignité de la culture. Que quelque chose d'autre que la vertu lui fasse mériter le respect, l'admiration et l'amour. Vous aurez avec un beau sexe instruit moins de miséreuses, moins de fanatiques, moins de femmes ignorantes.

Tandis que je lis les merveilleuses chroniques astronomiques de Camille Flammarion (qui me fait découvrir les leçons du ciel nocturne), je me demande pourquoi cette idée maladroite de certains parents de tenir les ouvrages scientifiques hors des mains de leurs enfants sous prétexte que leur lecture pourrait modifier les sentiments religieux du cœur ? Y a-t-il religion plus digne que celle du savant ? Quel Dieu plus immense que celui devant lequel se prosterne l'astronome après avoir scruté les abîmes célestes ?

Je mettrai à la portée de la jeunesse tous les livres de ces sommités de la science, pour qu'elle se plonge dans l'étude de la nature dont elle doit connaître le Créateur. Je lui montrerais le ciel de l'astronome, et non celui du théologien. Je lui révélerais tous les secrets des cieux. Et après avoir pris connaissance de ces œuvres, et après avoir compris ce que la Terre est dans l'espace, que cette jeunesse puisse alors se forger sa religion d'après ce que lui dicteront son intelligence, sa raison et son âme.